LA SAISON DES AUROCHS

Cet ouvrage est une pure fiction. L'histoire et les personnages décrits, leurs comportements ou sentiments sont imaginés uniquement pour les nécessités de l'intrigue. Toute ressemblance ou similitude avec des personnages ou des situations existants ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L.122-4 du CPI). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

© BLH Éditions – 2025
7 rue Clément Ader
56880 Ploeren

www.blh-editions.com

IMPRIMÉ EN BRETAGNE

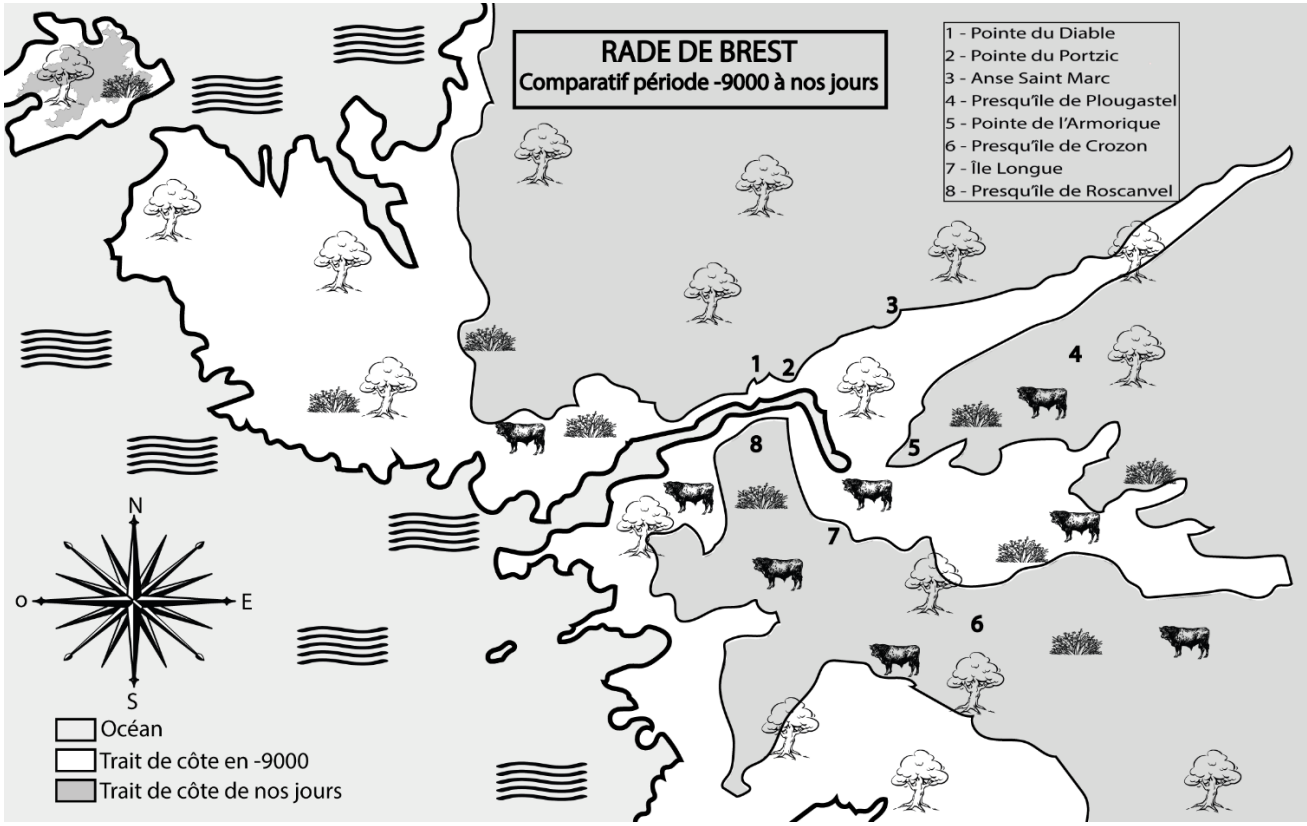
Impression imprimerie POISNEUF Josselin (56)

Dépôt légal : juillet 2025

ISBN 978-2-490892-52-5 (broché)
ISBN 978-2-490892-53-2 (e-book)

PIERRE MARTIN

LA SAISON DES AUROCHS


RADE DE BREST
Comparatif période -9000 à nos jours
1 - Pointe du Diable
2 - Pointe du Portzic
3 - Anse Saint Marc
4 - Presqu'île de Plougastel
5 - Pointe de l'Armorique
6 - Presqu'île de Crozon
7 - Île Longue
8 - Presqu'île de Roscanvel
1
2
3
4
5
6
7
8
N
O
E
S
Océan
Trait de côte en -9000
Trait de côte de nos jours

LES CLANS

Le clan des Roches

Enoc : le chaman
Arbur : Le père de Liarh
Liarh : le chef du clan
Arna : la femme de Liarh et la mère de Warok
Warok : le fils de Liarh et d'Arna
Ziha : l'épouse de Warok et la fille de Morok
Morok : un chasseur
Eog et Liam et Azor : les jeunes fils de Morok
Gur : un chasseur
Uria : l'épouse de Gur
Izar : jeune chasseur
Karan : jeune chasseur
Harn : frère de Karan

Le clan des Marais

Asa : la chamane
Carnor : le vieux sage
Urcan : le chef
Brana : l'épouse d'Urcan
Tarn : fils d'Urcan
Siana : épouse de Tarn
Brug : fils d'Urcan
Skar : fils d'Urcan et époux de Duna
Duna : épouse de Skar
Kelgar : chasseur et époux d'Enera
Enera : épouse de Kelgar
Kord : fils de Kelgar

Arwen : épouse de Kord

Le clan des Terres sombres

Konia : la chamane
Morch : le chef
Ber : un chasseur
Arz : un chasseur
Tanata : une femme
Nirka : une femme
Brac : un chasseur
Ther : un chasseur
Zao : l'enfant

Le clan des Songes

Evren : le chef
Huel : un chasseur
Yak : un chasseur

Personnages issus d'autres clans

Kena : la guerrière
Havarn : le guerrier

PRÉFACE

Au pied de la falaise, dans les profondeurs du Massif armoricain, le Rocher de l'Impératrice s'élève comme un témoin silencieux du passé. Cet abri sous roche, typique de la région, a livré lors des fouilles archéologiques plusieurs outils et pointes de silex, vestiges tangibles de la présence des chasseurs-cueilleurs, ces grands nomades de la Préhistoire.

Au cours de mes prospections pour le Service régional de l'archéologie de Bretagne, j'ai eu pour mission de repérer et documenter les indices de vie humaine s'échelonnant entre -12 000 et -5 300 ans. Ces investigations ont permis d'identifier plus de 200 sites archéologiques, répartis du Paléolithique supérieur jusqu'au Second Mésolithique, révélant un peu plus chaque fois la richesse de l'occupation humaine sur ces territoires.

Mes recherches s'inscrivent dans le cadre de la prospection diachronique, une méthode rigoureusement encadrée par la loi française et soumise à une autorisation officielle délivrée par le Service régional de l'archéologie. Elles impliquent une collaboration étroite avec des archéologues professionnels et les différents services de l'État, dans un effort commun pour répertorier les territoires de chasse, les

itinéraires de déplacement, et pour mieux comprendre la vie quotidienne de nos ancêtres.

Ces découvertes, parfois modestes, un éclat de silex, une lamelle, une gravure sur une plaquette, sont autant de fragments d'humanité. Elles nourrissent l'imaginaire et l'exigence scientifique d'un roman comme *La Saison des Aurochs*, où fiction et réalité archéologique avancent côte à côte, à la lumière fragile, mais persistante, de nos origines.

Avec sa collection *Préhis'polar*, BLH éditions a choisi de mêler deux passions : celle de la préhistoire et celle de l'intrigue. Avec *La Saison des Aurochs*, Pierre Martin signe une œuvre remarquable, où l'archéologie et le polar s'unissent pour faire vibrer le lecteur au rythme d'un monde ancien, profondément humain.

Ce roman nous entraîne dans une époque où l'homme, encore nomade, arpente les vallées et les plateaux à la recherche de gibier, d'abris et d'alliés. Nous sommes en 15 000, en Bretagne armoricaine, dans un territoire rude, mais fertile, sculpté par les vents et les saisons. Dans ce décor grandiose et rigoureusement documenté, une énigme se tisse : une disparition, des tensions entre clans, des indices à interpréter, non pas avec les outils modernes du policier, mais avec l'instinct, l'observation, et la mémoire du chasseur-cueilleur.

Le suspense paléolithique prend ici une forme rare. Chaque élément de l'enquête, une empreinte, un fragment de schiste gravé, un silex taillé, devient un indice précieux. Mais, au-delà de l'intrigue, c'est toute une manière de vivre et de penser que Pierre Martin restitue avec une précision fascinante. On y

ressent l'alliance entre l'homme et l'animal, la spiritualité discrète, mais omniprésente, la brutalité des rapports entre groupes, mais aussi leur solidarité vitale. À travers l'évocation de l'auroch, créature puissante et presque sacrée, c'est une vision du monde qui se dévoile, à la fois rude et poétique.

Si ce roman sonne juste, c'est qu'il s'appuie sur documentation scientifique précise et érudite. Le Rocher de l'Impératrice, site emblématique des fouilles régionales, devient ici un décor de roman, habité par une intrigue, une mémoire, une vie.

Lire ce roman, c'est renouer avec ce que nous avons de plus ancien, de plus viscéral, de plus vrai. C'est sentir en soi battre le cœur d'un autre temps, reconnaître dans ces hommes d'hier nos peurs, nos espoirs, nos luttes d'aujourd'hui.

La Saison des Aurochs est bien plus qu'un roman historique : c'est une immersion totale, sensorielle, dans un temps que nous croyions perdu, mais qui palpite encore sous nos pieds, dans nos os, dans nos récits. Ce polar préhistorique captive autant qu'il instruit. Il nous rappelle que les racines du suspense, comme celles de l'humanité, plongent dans la nuit des temps.

David Duvollet,
Spécialiste de la préhistoire.

Prospecteur diachronique officiel pour la Région Bretagne, le département du Finistère, le département du Morbihan, le CNRS, l'INRAP et l'Université de Rennes 2.

Avant-propos de l'auteur

Le Rocher de l'Impératrice, qu'est-ce que c'est ?

Qui n'a pas entendu parler du Rocher de l'Impératrice, un petit abri sous roche occupé il y a plus de 14 000 ans, de l'Azilien ancien au Paléolithique supérieur, dont la fouille est en cours depuis 2013 sur la commune de Plougastel-Daoulas, dans le Finistère ?

Les recherches et les travaux des archéologues suggèrent pour le moment que ce site a été occupé à plusieurs reprises par de petits groupes de chasseurs-collecteurs paléolithiques lors de courtes occupations. Les hommes préhistoriques semblent essentiellement s'y être installés lors d'opérations de chasse afin de préparer et de réparer leur équipement, mais également pour traiter le gibier capturé.

Ce site est particulièrement connu aujourd'hui pour avoir livré une cinquantaine de fragments de magnifiques plaquettes de schistes gravées. Sur certains de ces éléments d'art mobilier, on distingue des animaux comme des aurochs ou encore des chevaux. Ces témoignages constituent aujourd'hui les plus anciennes traces d'art en Bretagne.

C'est dans cet environnement que nous avons choisi de planter le décor de notre intrigue policière. Nous avons baptisé la communauté de chasseurs-

cueilleurs qui a occupé ce site de manière saisonnière : le clan des Roches.

Je vous souhaite un bon voyage dans le temps aux côtés de Warok, de Liarh, de Ziha…, nos lointains ancêtres. Tournez les pages de cette enquête et laissez-vous porter par le souffle du vent marin qui envahissait parfois cette vaste plaine steppique, aujourd'hui appelée : la rade de Brest !

Pierre Martin,
Docteur en Histoire moderne,
Auteur de romans historiques et préhistoriques.

CHAPITRE I

Clan des Marais, la veillée funèbre.

Les cris déchirants d'une jeune femme résonnaient dans la nuit. Ils étaient étouffés par les chants monotones des anciennes. Elles invoquaient les esprits protecteurs, frappant doucement des galets de rivière contre le sol. La douleur de l'accouchement semblait insurmontable, chaque hurlement se mêlant aux mugissements des rafales de vent.

Les hommes, repoussés avec vigueur par Asa, la vieille chamane, attendaient à l'extérieur, inquiets et impuissants. L'un d'eux, le futur père, tournait en rond comme un animal pris au piège. Ses mains nerveuses serraient un collier composé d'amulettes en os sculptées, un cadeau destiné à son enfant à venir.

Sous la tente, la tension avait atteint son paroxysme. Le visage d'Asa était dissimulé derrière un masque en roseau tressé et elle dirigeait les gestes avec autorité. Elle murmurait des prières aux esprits du feu, de la terre et des eaux, traçant des symboles sur le ventre de la parturiente à l'aide d'une pâte rougeâtre, un mélange de terre et de baies.

La jeune fille suffoquait. Elle était en nage. Les contractions la faisaient horriblement souffrir. Elle ne savait plus comment se tenir pour atténuer ses

douleurs et abréger son calvaire. Alors qu'elle était en position allongée, Asa l'invita à s'accroupir pour qu'elle expulse l'enfant. Mais, il ne venait pas. On ne voyait toujours pas sa tête.

Impuissantes, les femmes qui l'assistaient dans son chemin de souffrance, la firent se coucher et, l'une d'elles, s'assit sur son ventre et l'aida à pousser. L'accouchée beuglait comme un animal blessé. Elle avait la sensation qu'elle allait mourir étouffée. Asa lui caressa le front et épongea sa sueur avec un morceau de peau. Puis, elle lui versa un peu d'eau fraîche dans la bouche. La future mère passa sa langue sur ses lèvres gercées et produisit un ultime effort ; un effort surhumain. Elle venait de jeter ses dernières forces dans cette bataille pour donner la vie.

Enfin, alors qu'elle était prête à rendre l'âme, un hurlement perça l'air. Ce n'était pas le nouveau-né, mais la parturiente. Ses chairs s'étaient déchirées. La douleur était tellement insupportable qu'elle avait fini par s'évanouir. Elle était parvenue à expulser son bébé, mais il n'avait pas crié. Il était muet, inerte, comme mort. Seuls les petits battements de son cœur prouvaient qu'il était en vie. Les femmes, inquiètes, se penchèrent pour le recevoir.

Mais en découvrant le visage de l'enfant, les chants cessèrent. Les regards se croisèrent dans un silence glacial. Une femme plus jeune recula, sa main sur sa bouche. Une autre psalmodiait des incantations, son regard rivé sur le nourrisson.

Le bébé avait quelque chose d'étrange. Peut-être était-ce une malformation, une marque ou une couleur inhabituelle de la peau. Le genre d'anomalie que

ces femmes, nourries de mythes et de traditions, interprétaient comme un présage, bon ou mauvais.

L'accoucheuse ôta son masque, leva l'enfant, examina son petit corps sous la lumière tamisée. Elle ne prononça pas un mot, mais son visage, creusé par les années, portait une gravité qui glaça le sang des autres. Ce silence n'était pas ordinaire. C'était celui des mystères. Celui des grands bouleversements à venir.

Le père ne tenait plus en place, il aurait voulu prendre son nourrisson dans ses bras, mais Asa lui interdisait l'accès à l'abri. Le petit donnait l'impression d'être endormi. Ses yeux étaient fermés.

À ce moment-là, une des accoucheuses se releva. Son visage était blême. Elle ne parvenait pas à parler. Siana avait perdu beaucoup de sang. Son teint était livide, presque gris. La chamane, qui avait confié le nouveau-né à une autre femme, comprit immédiatement qu'il était arrivé un grand malheur. En naissant, l'enfant, incapable de sortir seul du ventre de sa mère, lui avait volé son dernier souffle. La jeune maman avait succombé des suites d'une hémorragie.

Les visages des femmes du clan étaient graves, d'autant que le nourrisson ne répondait pas aux sollicitations des matrones. Il ne réagissait ni aux chatouillis ni aux pincements. Toutes se regardaient avec gravité et, dehors, le père et les autres membres de la communauté s'inquiétaient de ce grand silence. Une chape de plomb s'était abattue sur le campement.

Soudain, des lamentations s'échappèrent de la tente. Tous comprirent ce qui était arrivé. Tarn s'effondra sur le sol en découvrant sa femme morte et, lorsqu'il vit son fils, ses yeux se chargèrent d'incompréhension. Inconsolable, il serra la défunte. Il

croyait qu'en l'enlaçant, sa chaleur lui redonnerait la vie.

Asa, accompagnée d'Urcan et de son épouse Brana, s'approcha de Tarn. Urcan le prit dans ses bras tandis que sa mère lui caressa les cheveux. Ces gestes de tendresse ne parvinrent pas à assécher ses larmes. Ce deuil était une nouvelle épreuve que la tribu devait affronter. L'heure était grave et l'appréhension se lisait dans les yeux des membres des deux familles qui formaient cette communauté. La mort de Siana et de son nouveau-né menaçait la survie de la lignée d'Urcan et de Brana, le chef du clan des Marais et son épouse. Plus inquiétant encore, la pérennité du clan avait déjà été endeuillée l'année précédente par le décès accidentel d'Arwen, la fille de Kelgar, l'un des chasseurs émérites de la tribu. Sans progénitures, les deux familles importantes du clan finiraient par s'éteindre.

Les deux corps furent portés sur des civières jusqu'au sommet de la crête. Le vent soufflait doucement sur la grande tourbière. Il soulevait des volutes de pollens de graminées qui se mêlaient aux derniers rayons du soleil comme une pluie d'étincelles. Le groupe, silencieux, s'était rassemblé au pied d'un roc granitique aussi menaçant qu'une canine de loup. Là, ils creusèrent une fosse peu profonde dans le sol caillouteux.

Ils y déposèrent délicatement les deux corps. Siana fut placée en position assise, ses longs cheveux encore tressés de fils d'écorce et de minuscules perles d'os furent disposés sur ses épaules. Son visage, d'ordinaire empreint de vie, était figé dans une sérénité étrange, comme si elle était plongée dans un profond

sommeil. Posé sur sa poitrine, enveloppé dans un linceul en peau de bête souple, son nouveau-né gisait, immobile.

Les aînés du clan s'agenouillèrent et disposèrent des petites fleurs de bruyère pourpre sur les deux dépouilles. Le violet renvoyait au monde de la magie et du surnaturel, mais ces fleurs revêtaient aussi un message d'espoir, celui d'un passage vers un autre monde, celui d'un retour à la grande Mère.

Les hommes placèrent autour de la défunte des offrandes, dont un collier avec des éclats d'os polis et ciselés, qu'elle avait souvent porté, un poignard en silex finement taillé, et quelques pointes en bois de cervidé, signe qu'elle avait chassé aux côtés des siens.

Tous étaient persuadés que ces viatiques lui serviraient dans l'au-delà. Puis, Carnor, le vieux sage au visage buriné par les ans, éclairé par les flammes dansantes d'un brasier proche, plaça une dent de loup près de l'enfant. Une protection pour son voyage.

Les voix s'élevèrent alors en un chant grave et lancinant, chargé de peine et d'espoir. Les femmes frappaient doucement des galets l'un contre l'autre, imitant le rythme du cœur, tandis que les hommes déposaient sur les corps les dernières petites fleurs mauves.

Quand la fosse fut recouverte, on disposa quelques pierres plates pour marquer l'endroit. Personne ne parlait, mais chacun savait que, régulièrement, ils reviendraient ici, car ce lieu allait devenir sacré. Il servirait à entretenir la mémoire d'une mère et de son enfant, emportés trop tôt, mais jamais oubliés.

La nuit tomba et, dans la lumière tremblante des torches, les ombres des vivants se confondirent un instant avec celles des ancêtres. Sur le chemin du retour, le chef Urcan, le visage grave, conversa avec Kelgar, le chasseur, tandis que les pleureuses continuaient de se lamenter. Les deux hommes prirent une lourde décision avec l'assentiment de Carnor. Ils convoquèrent Kord, Tarn, Skar et Brug, les jeunes hommes du clan. Arrivés au campement, ils les informèrent de leur mission.

CHAPITRE II

Clan des Roches, départ pour la chasse.

Les femmes et les enfants regardèrent les chasseurs partir. Ils avaient fière allure. Leur démarche assurée ne laissait planer aucun doute. La chasse serait fructueuse. Enoc, le vieux chaman, avait interrogé les esprits. Il avait dessiné des signes sur le sol et les morts avaient parlé. Comme chaque année à cette période, les aurochs et les chevaux sauvages seraient au rendez-vous.

De mémoire d'hommes, Enoc ne s'était jamais trompé. La saison froide terminée, les troupeaux revenaient toujours paître dans cette immense steppe marécageuse. Ils y restaient jusqu'au début de l'automne et repartaient dès les premières gelées. Il ne fallait pas manquer ce grand rendez-vous.

Mais, cette chasse était dangereuse. Le père de Liarh, le chef du clan des Roches, y avait perdu la vie, tué par un auroch qui l'avait chargé. C'était un vieux mâle. La pointe de son javelot l'avait égratigné et l'animal courroucé s'était élancé vers lui à vive allure. Le sol avait tremblé sous le choc de ses sabots et Arbur n'avait pas pu échapper à ses cornes assassines. Le chasseur avait été éventré, puis catapulté par la

puissance de cette bête en furie. L'auroch avait opéré un demi-tour et l'avait chargé une nouvelle fois. Il l'avait piétiné et le vaillant homme, mortellement blessé, avait quitté le monde des vivants.

Liarh avait été le témoin de ce drame. Il gardait enfoui en lui ce souvenir douloureux et avait juré de se venger du trépas du grand Arbur. Un jour, il retrouverait cette bête meurtrière. Alors, il lui ôterait la vie et lui volerait son âme. Mais ce jour n'était pas encore venu. Liarh prenait son mal en patience et ruminait sa némésis en silence. Dans ce monde cruel, il en était ainsi. Quand on s'emparait d'une vie, on devait la rendre d'une façon ou d'une autre. Œil pour œil, dent pour dent. C'était un échange. Ce marché funeste servait à atténuer la douleur et à éteindre le chagrin.

Trois femmes du clan, Ziha, Uria et Arna se serraient l'une contre l'autre, accompagnant du regard un époux, un fils, un ami. À chaque départ, des enfants, armés de petites lances et d'arcs miniatures, mimaient des scènes de chasse en poussant des cris aigus. Ils rêvaient en secret qu'un jour, eux aussi iraient traquer les grands herbivores comme leurs pères et leurs aïeux l'avaient fait ou le faisaient encore. C'était dans l'ordre des choses, un cycle vertueux d'un temps où les hommes vivaient en symbiose avec leur environnement. Une nature généreuse, qui les faisait vivre, mais dangereuse, qui les faisait mourir.

Sur leurs deux jambes, les prédateurs dévalèrent prudemment la pente qui conduisait à la plaine, puis ils se fondirent dans le paysage. Ils marchaient à grandes enjambées vers ces troupeaux lointains à peine perceptibles à l'œil nu. Ces bêtes ressemblaient encore à de minuscules points noirs. Toutes ces

petites taches dans le panorama donnaient l'impression que cette année, les animaux étaient plus nombreux que les années précédentes. Les naissances de l'année passée avaient dû être abondantes. Ils savaient qu'il ne fallait pas chasser pour le seul plaisir de tuer. Sur cette terre où chacun luttait pour sa survie, ils s'interdisaient d'abattre les femelles pleines et les jeunes aurochs de l'année. Les mères portaient dans leurs ventres la promesse d'un avenir où la viande ne manquerait pas.

Warok et les siens continuaient à avancer, exaltés par l'idée de rapporter de la nourriture aux membres du clan. Leurs discussions étaient animées par des récits épiques de chasse. Leurs yeux brillaient. Chaque année, tous attendaient ce moment avec impatience. Ils comparaient le piquant de leurs lances comme de leurs sagaies et chacun vantait son agilité, profitant de l'occasion pour se défier. La cynégétique était un moyen pour les hommes de se mesurer entre eux. Une compétition où chacun cherchait à imposer son rang au sein de la tribu. Qui serait le meilleur chasseur cette année ? Tous rêvaient de détrôner Warok, mais son adresse au jet des traits dictait le respect.

La chasse était une affaire d'organisation et de stratégie. Chacun connaissait déjà son rôle. Leur technique était bien huilée. Lorsqu'ils ne seraient plus qu'à trois ou quatre lancers de javelot de distance des aurochs, ils s'enduiraient le visage avec les bouses fraîches que les animaux avaient laissées sur leur passage. Ainsi grimés, leur odeur ne les trahirait pas.

Ces bêtes étaient farouches et très méfiantes. Elles avaient du flair et peut-être même une mémoire. Puis, ils ramperaient en direction du gibier et

choisiraient leurs proies. Ils n'en prélèveraient pas plus qu'ils ne pourraient en transporter. Pas question pour eux de menacer la ressource. En agissant en irresponsables, ils prenaient aussi le risque de raviver la colère des esprits de la plaine qui consentaient à offrir en sacrifice les animaux nécessaires pour la survie du clan. Une malédiction pouvait s'abattre sur eux s'ils ne respectaient pas cette offrande.

À leur départ du camp, alors que leurs silhouettes étaient presque devenues invisibles, les femmes et les enfants étaient retournés vaquer à leurs occupations. Les gamins en âge de marcher cherchaient du bois sec pour approvisionner le feu tandis que les plus petits tétaient leurs mères de ce lait nourricier qui fortifie le corps des plus fragiles. À deux pas de là, deux fillettes s'épouillaient méticuleusement. Elles riaient quand elles capturaient un de ces parasites. Cette pratique, qui faisait partie des rites collectifs, renforçait les liens entre les membres du clan. C'était aussi une activité alimentaire. Les malheureux ravageurs, capturés et prisonniers de leurs doigts, étaient gobés les uns après les autres. Dans ce havre de paix régnait une atmosphère d'insouciance. D'ailleurs, quel danger aurait pu les menacer ?

Les chasseurs rentreraient dans deux ou trois jours. À leur retour, la tribu les fêterait comme des héros. On dépècerait le gibier, on préparerait les peaux avec des racloirs et on détaillerait la viande pour la faire sécher. Ensuite, on organiserait un festin gargantuesque et les hommes raconteraient et mimeraient leurs exploits à grand renfort de gestes sous les yeux ébahis et admiratifs de leurs enfants et de leurs femmes.

Avant leur départ, les hommes avaient rassemblé les outils en pierre taillée. Après la chasse commencerait la boucherie. Il ne faudrait pas perdre de temps sans quoi la nourriture se gâterait. Les mouches attirées par l'odeur forte du gibier bourdonneraient autour des carcasses et des belles pièces de viande. Une aubaine pour leur progéniture. Les vers seraient les premiers à se mettre à table et corrompraient les chairs nourricières. Le temps était donc compté. Les aurochs représentaient une manne pour les chasseurs-cueilleurs. Un véritable trésor pour leur survie. Rien ne se perdait. Avec la peau et les fourrures, on fabriquerait des habits et des membranes de tambour, avec les tendons, on confectionnerait des liens pour ligaturer les pointes des sagaies et des lances.

Brusquement, des petites pierres tombèrent du haut des grands rochers qui surplombaient la plaine. Ils ricochèrent sur le parapet qui protégeait leur abri[1]. La panique les gagna. Les femmes appelèrent leurs enfants. C'était un petit éboulement, cela arrivait fréquemment. Puis, le déluge minéral s'arrêta. Tout redevint calme. Enoc, le chaman, mit les femmes en garde. Ces pierres qui tombaient de la falaise pouvaient être des avertissements que leur donnaient les esprits.

— Nous devons aimer et craindre les esprits, s'exclama le vieux chaman avec un air empreint de gravité.

Les membres du clan acquiescèrent et reprirent leurs activités. Enoc leur avait déjà raconté des

---

[1] Il s'agit du rocher de l'Impératrice situé à Plougastel-Daoulas dans le département du Finistère.

histoires terribles, des récits de tremblements de Terre. Parfois, les forces souterraines leur rappelaient leur fragile condition. La Terre grondait. À la différence des humains, les puissances de la nature étaient éternelles. Les hommes vivaient et trépassaient tandis que l'Univers renaissait sans cesse. Ce cycle était immuable et il leur était inconcevable de ne pas croire en ces renaissances.

Ils ressortirent de leur abri sous roche et vaquèrent à leurs occupations. Ziha scruta l'horizon. Au loin, on distinguait des taches noires. C'étaient les troupeaux d'urus et de chevaux qui broutaient les tapis d'herbe fraîche. La grande plaine[2] en était recouverte. Ignorant tout du danger qui les guettait, les bêtes paissaient en toute quiétude.

Ziha, émerveillée par ce spectacle, s'assit. Alors que ses yeux fouillaient la végétation dans l'espoir d'apercevoir les chasseurs, son sang se glaça. Un mauvais pressentiment la submergea. Elle avait l'impression que quelqu'un l'observait. Peut-être le vieux loup. Il avait été le témoin du départ des hommes. Il attendait son heure et espérait peut-être qu'un enfant finirait par s'écarter du groupe pour l'emporter avec lui. Elle lança une lourde pierre dans la direction d'un buisson. Un bruit sourd fut suivi d'un gémissement.

— Tu vois, je t'ai eue, sale bête ! se réjouit la jeune femme, persuadée d'avoir touché le loup.

---

[2] À cette époque, dénommé l'Azilien, le niveau de la mer était à cent mètres plus bas qu'il ne l'est aujourd'hui. La rade de Brest était une immense plaine. Le littoral commençait à l'île d'Ouessant.

Le silence retomba. Il était devenu pesant, presque étrange. L'animal n'avait pas quitté sa retraite. Elle pensa qu'elle l'avait assommé. À moins que la pierre ne lui ait fracassé le crâne. Téméraire, elle saisit deux autres cailloux et se dressa sur ses jambes. Puis, elle se dirigea vers le buisson.

Soudain, elle sentit une intense douleur à la tête. Un projectile venait de l'atteindre. Elle s'écroula. Sa vue se brouilla. Elle visualisa deux ombres avant de s'effondrer, inconsciente.